

ZOOM SPECTACLES

MICHEL GALABRU DANS LA PEAU DE RAIMU

TOUS LES SOIRS À 19H, IL INCARNE RAIMU,
DANS « JULES ET MARCEL », AUX CÔTÉS DE
PHILIPPE CAUBÈRE, AU THÉÂTRE HÉBERTOT



Bonjour Michel comment allez-vous ?

Bah, ça va mal ! Que voulez-vous, ça ne va pour personne, alors, à partir du moment où on en a conscience, on fait avec !

Vous êtes tous les soirs à 19h au Théâtre Hébertot dans « Jules et Marcel », un échange de correspondance entre Marcel Pagnol et son acteur fétiche, Raimu. C'était votre idée ?

Non, pas du tout ! C'était une idée de Jean-Pierre Bernard, notre récitant et metteur en scène. Ça s'est trafiqué avec la famille Pagnol, et en particulier le petit fils de Pagnol, un garçon charmant qui a trouvé tout un tas de lettres dans son grenier. Pierre Tré-Hardy, l'auteur, a rassemblé tout ça, et mis en forme, et Bernard a poussé l'idée. On l'a d'abord joué au Festival de la Correspondance de Grignan et ça nous a tellement plu qu'on s'est dit qu'on devait présenter aussi ce spectacle à Paris.

Pour vous, Raimu, c'était le plus grand ?

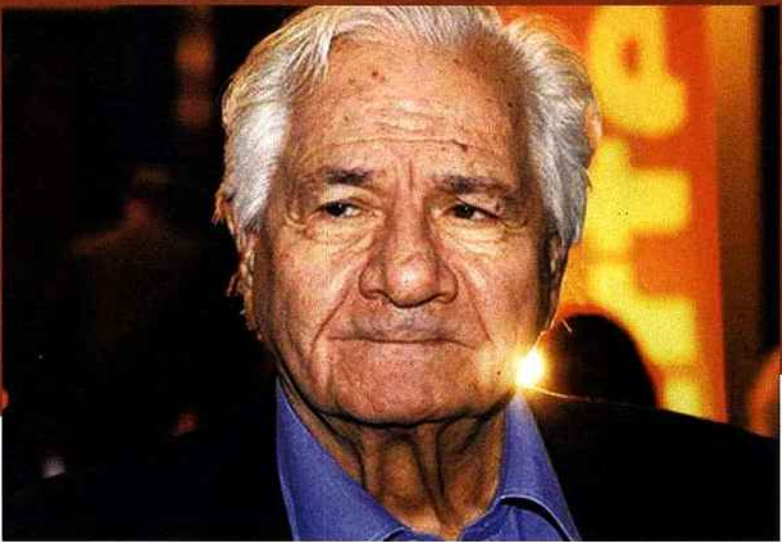
Oui. D'ailleurs, Marcel Pagnol m'avait demandé de reprendre « La femme du boulanger » au théâtre, après le succès au cinéma avec Raimu. Mais je lui ai dit « qu'on ne refaisait pas un Vermeer » ! Je ne pouvais faire aussi bien au théâtre ce que Raimu avait fait au cinéma. Je ne pouvais pas assumer ça ! Ce qui n'arrangeait pas les affaires de Jacqueline Pagnol qui trouvait qu'il fallait quand même bien le jouer au théâtre ! Et c'en est resté là. Jusqu'au jour où Jérôme Savary ne m'embobine, et fasse en sorte que je ne puisse pas dire non !

Vous aimez les tandems masculins. L'an dernier « Les Chaussettes » avec Gérard Desarthe, cette année Pagnol et Raimu avec Caubère...

Ah, avec Desarthe, c'était une expérience formidable. Là, avec Caubère, le bonheur est comparable. Est-ce que je choisis bien mes tandems ? Disons que c'est le hasard qui fait bien les choses !

Un mot sur Philippe Caubère ?

C'est un immense comédien. Pour jouer Pagnol, on ne pouvait rêver mieux puisque c'était lui qui, déjà, à la télé, avait dans la célèbre Trilogie incarné le père de Pagnol. Pendant vingt-sept ans, il a joué tout seul. Tous les deux, on s'est dit « Parce que c'était



lui, parce que c'était moi ! » (rires)
L'an dernier, les Molières vous rendaient hommage. Alors que les César, vous n'en avez pas eu depuis « Le juge et l'assassin » en 1977. Est-ce parce que vous choisissez mieux vos pièces que vos films ?
Le cinéma, c'est l'art du metteur en scène. Au cinéma, un chien peut devenir vedette. Moi, j'ai eu mon César parce que c'était Bertrand Tavernier qui réalisait. C'est Tavernier qui m'a offert ce César. Au théâtre, le Molière, c'est le mien !

Vous n'avez jamais eu envie de passer derrière la caméra ?
Oui, c'est vrai, j'aurais volontiers réalisé un film ou deux. Mais je n'en avais sans doute pas le talent. Ça m'a travaillé longtemps parce que j'avais de bons sujets, mais pour faire un film, il faut un don unique, celui de savoir trouver de l'argent. Il faut un vrai talent et une vraie patience pour ça. Je connais beaucoup de gens de grand talent qu'on ne connaîtra jamais parce qu'ils n'ont pas trouvé d'argent. Et inversement, des gens qu'on n'aurait jamais dû connaître, mais qui ont trouvé l'argent pour faire de mauvais films, auxquels j'ai bien souvent participé, d'ailleurs ! Malheureusement, même de nos jours

je crois encore aux génies méconnus !
Qui vous fait rire aujourd'hui ?
Sans hésiter Dany Boon. C'est un très grand. Kad Mérad est aussi un très grand comédien, très vrai, très authentique. Comme Jugnot que j'admire aussi.

François-Xavier Demaison, dans la peau de Coluche ?
Je reste plus sceptique. Ce n'était qu'une reconstitution. Je comprends qu'on le fasse, c'était intéressant, mais trop contemporain. Quand on a connu le vrai Coluche, on se dit que ce n'est pas ça...

Si vous regardez en arrière, vous n'avez pas le vertige ?
Non, je ne me penche pas, c'est tout. Et puis, que retiendra-t-on de mon travail ? Au cinéma, j'en ai tourné, un paquet de conneries (rires) !

Pas déçu de ne pas avoir fait la carrière de footballeur dont vous rêviez ?
Non. Footballeur, j'aurais été à la retraite depuis longtemps !

Ni d'avoir quitté la Comédie Française en 1957 ?
Non plus. J'ai donné ma démission parce que c'était une maison très dure. Là-bas, on vous enterre. J'y ai connu des

gens fantastiques, mais que personne ne connaissait. C'est un endroit où il est encore mal vu d'être médiatisé. Il vaut mieux rentrer à poil sur un chapeau au Carlton pendant le Festival de Cannes que de bien jouer Phèdre à la Comédie Française (rires) ! Dans le premier cas, le lendemain, vous êtes dans tous les journaux. Dans le second, personne n'en aura rien à foutre ! C'est pour ça que j'ai quitté le Français : pour être médiatisé !

A 85 ans, vous êtes tous les soirs sur scène, vous dirigez un cours de théâtre, gérez un théâtre qui porte votre nom... Est-ce bien raisonnable ?
Oui, parce que si vous commencez à vous coucher, dans ce milieu artistique, vous êtes mort ! Il faut garder l'activité. Il faut juste se faire à l'idée qu'il n'y a pas de retraite possible. Et puis, on est mal payés, dédaignés quand on est 'à la retraite' ! Croyez bien que je n'ai pas trouvé d'autre alternative que celle de tenir bon ! La retraite, c'est la mort !

INTERVIEW PHILIPPE HAMON

** « Jules et Marcel », tous les soirs à 19h, jusqu'à fin Mai, au Théâtre Hébertot, 78bis, boulevard des Batignolles, 75017 Paris. Tel. 0143872323*